



Humoristique — Satirique — Politique — Littéraire — Illustré

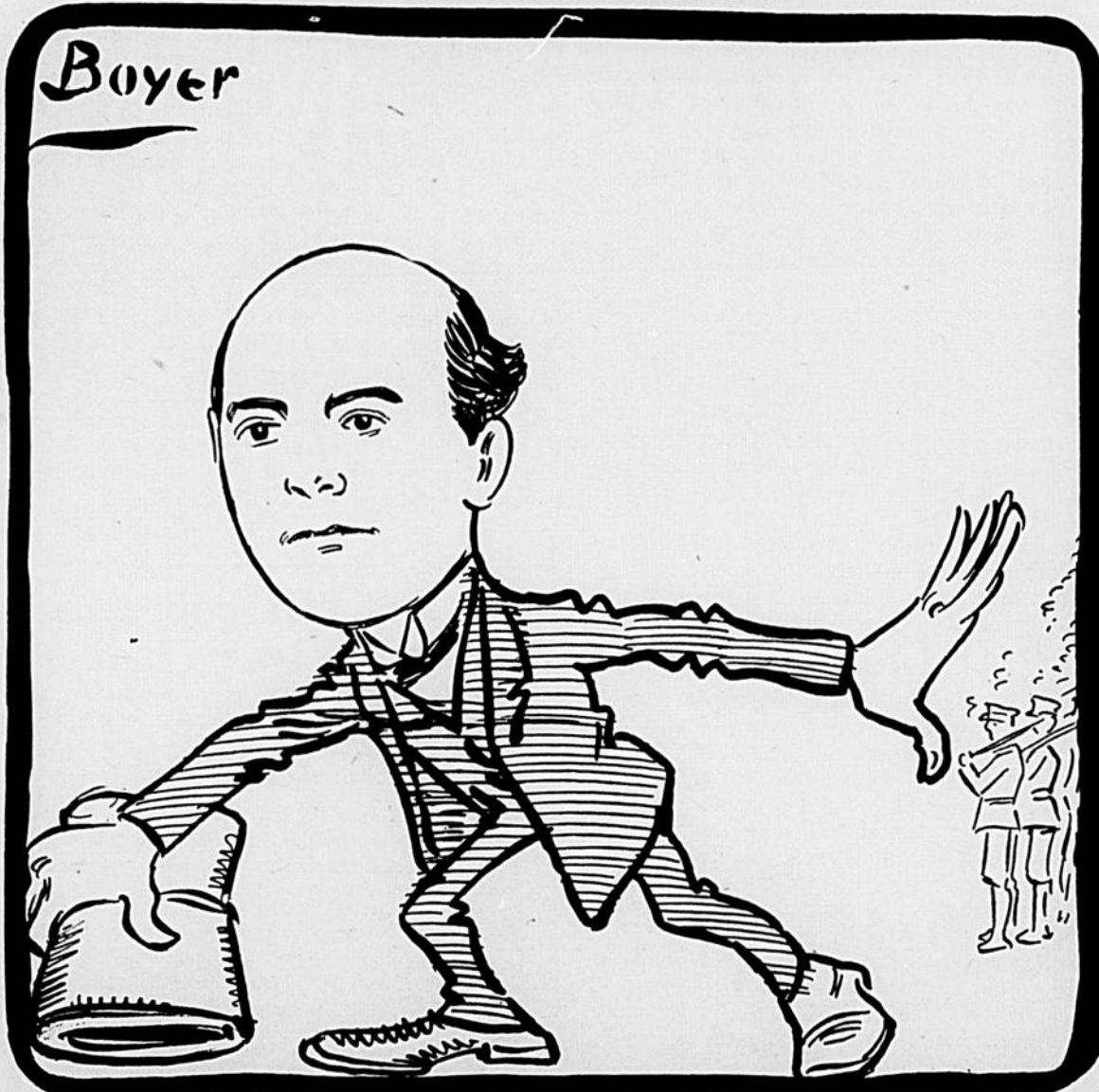
"Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague" — BOISL'EAU.

Rédigé en Collaboration.

Administration: 105 à 109 rue Ontario Est.

SEVIGNY-CRAMPON

Boyer



Les phrases célèbres: "J'y suis, j'y reste". Oui, mon portefeuille je le garde pour faire plaisir aux 25,000 Canayens de la Province de Québec que je désire envoyer à la guerre malgré eux.

UN CONTE PAR SEMAINE



Une Chinoiserie

Dès qu'il eut clos la porte de son appartement où il rentrait d'une expédition heureuse, M. Brossin n'éprouva plus la fatigue d'avoir monté les cinq étages de l'escalier, avec la charge du paravent chinois qu'il rapportait, en auto, d'une boutique de la Glacière. Le double tour de clé donné à la serrure, il tendit la chaîne de sûreté contre les voleurs, mû par cette instinctive méfiance propre à l'homme qui vient, lui-même, de voler quelqu'un.

"Voyons ça!" dit-il aux bibelots de l'antichambre.

C'étaient, autant dire, pour lui, des personnes. Le moindre lui avait coûté une bribe de sa vie, tellement collectionner le passionnait. A travers les glaces convexes de sa vitrine d'ivoires et de jades, il caressa de l'oeil sa "Léda au cygne", une pièce obtenue, moyennant peu, d'un matelot samosate, ivre, dans un bouge de Marseille. Le paravent valait cent fois et plus, cette "Léda" qui semblait frissonner de joie.

L'amateur alluma toutes les lampes aux trois lustres et aux appliques de l'atelier où il entassait ses acquisitions. Les quatre volets du meuble déployés dans l'éclatante lumière, il jouit du beau décor. Ensuite, penché dessus, accroupi, se relevant peu à peu, les cils de son oeil droit arrêtés par la lentille du cristal, il promena la loupe devant la merveilleuse laque, avec méthode. Le rouge, l'or, le noir, des verts de bronze d'une chaleur aussi riche qu'on la voit sur la carapace des plus beaux scarabées, contaient, dans une très harmonieuse splendeur, l'aventure d'un guerrier au masque atroce comme la guerre, d'une cigogne très digne, d'un dragon à la langue de feu, d'une lourde tortue. Il y avait aussi, par milliers, des fleurettes présentées dans l'écrin d'une prairie; un arbre, pavoisé d'oiseaux et d'insectes plus près de représenter la variété des couleurs ou l'infini des formes, que le fond de l'immense coffret des mers.

M. Brossin coupa court à l'excès d'éclairage électrique: une seule ampoule brûla. En lui, était la jubilation d'avoir payé vingt-cinq louis, à un brocanteur qui encaissait rarement pareille somme, un paravent de laque capable de réaliser le centuple, après une ou deux ventes publiques consacrées par les experts. Sur un coin de table, dans son atelier sombre, le connaisseur dina de sardines à l'huile, d'un croûton de pain et d'une orange. Il fuma une pipe, non sans revenir à sa belle emplette, de temps à autre, pour la palper, pour sentir le glissement de la matière polie sous ses phalanges qui la parmouraient amoureusement. Le sommeil le surprit dans un fauteuil, face au paravent, éclairé de la seule lampe qu'il avait maintenue en incandescence.

Et voici que la lourde tortue se prit à folâtrer, comme le peut une tortue chinoise, écrasant des fleurettes qui s'en plaignaient à petits soupirs parfumés. Dans l'arbre, les oiseaux pourchassaient les insectes, à grand bruit d'ailes, de branches, de gosiers qui lançaient des notes pures stridentes, féroces. La cigogne fléchissait sur ses longues jambes, pour aller de l'un à l'autre des quatre volets du paravent, très digne et sans dessein plus élevé que d'être toujours en vue, où que se portassent les yeux. Celui qu'elle montrait, car elle avait la vie réduite au profil, trahissait la satisfaction d'une grande dame contente de son couturier, de sa modiste, de son amant, de son mari et de l'univers que ce petit lot figure pour son inconscience. La langue flamboyante du dragon n'était plus qu'un organe débonnaire et pacifique dont il usait à lisser les écailles de son corps déroulé et de ses pattes torses de bas-set. Seul, le guerrier s'obstinait dans l'immobilité d'une chose, le sabre haut à sa droite levée pour un massacre, la bouche, le regard, les joues saisies d'une exaltation sauvage qui ne produisait rien.

Il sauta du paravent, parce que l'âme de M. Brossin endormi lui reprochait, avec une insultante véhémence, de ne point prendre les mêmes libertés que son entourage.

"Je suis le dieu de la guerre!" hurla-t-il au nez de M. Brossin qui ronflait.

Déjà celui-ci déplorait de l'avoir mis en action. Il pensa mourir d'asphyxie, les narines et la gorge infectées de vapeurs puantes et cor-

rosives. Le sabre du guerrier décrivit d'immenses moulinets, au cours desquels l'amateur d'antiquités éprouva plusieurs fois le tourment de la décollation et le supplice de se croire, dans les intervalles, la tête reposée à l'envers. Il demanda grâce, avec cette énergie désespérée que le rêve octroie à la faiblesse, et il obtint de son bourreau de n'avoir, à tout cela, perdu qu'une oreille.

"Misérable curiosité de l'homme!" gronda le sabreur.

Au vent de son souffle, M. Brossin trembla au point de se figurer qu'une puissance néfaste l'avait changé en une toute petite feuille perdue à la cime de l'arbre le plus haut et le plus dépouillé, dans une plaine où siffle rageusement l'hiver.

"L'artisan qui m'a entouré de cette cigogne, de ces bestioles, de ces fleurs et de cette tortue a mis en moi toute sa peur de la guerre... et tu prétends me voir agir!"

Avec une très ingénue mauvaise foi, M. Brossin démentit, d'un misérable dodollement du chef, qu'il eût jamais souhaité un tel spectacle. D'un foule de mots que lui débita le Chinois de paravent, il ne retint d'abord que ceux qui en dataient la fabrication au XVIIIe siècle de l'ère occidentale, et donnaient pour son auteur, un nommé Tao-Li-Ping qui pratiquait la philosophie autant que l'art et savait que, la mort venue, tout est néant après avoir été vanité. Cependant, le ton grave du guerrier contraignit M. Brossin à mieux écouter.

"Malheur à celui qui me déchaine! Il ne sait ce qu'il fait, faute de connaître où je le conduirai. Moi-même, je l'ignore. Le sang des hommes me fortifie et excite l'appétit que j'en ai. Moi, qui suis un dieu et le dieu de la guerre, je n'envisage ni la victoire des uns, ni la défaite des autres: je me gorge de sang frais, sans pouvoir jamais m'en rassasier... J'ai vu toutes les guerres à travers les siècles et sur le globe universel. Partout, toujours, d'humbles hommes se sont entre-tués, par milliers et milliers, sous l'impulsion de quelques douzaines d'hommes orgueilleux; et c'est toujours le soldat qui fait la victoire."

M. Brossin n'en croyait la seule oreille que lui eût laissée en place le Chinois de paravent qui se donnait pour le dieu de la guerre. Humanisé par sa propre harangue, celui-ci rattacha où il fallait, symétriquement, l'oreille dont il avait émondé l'amateur de laques, et il réintégra le paravent et le silence. Le calme et l'objet accueillirent ensemble le réveil de M. Brossin au petit jour. Le bonhomme était tout courbaturé d'avoir dormi sur un fauteuil; mais il avait l'esprit gaillard, pour avoir trouvé, dans un songe, une parcelle de vérité, et parce que son beau paravent n'était pas une chimère.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE COUPABLE

(Air: "On est Canadien")

Sir Robert Borden veut nous envoyer en guerre,
Il veut nous imposer la conscription.
Mais on lui cassera la tête
Avant de partir pour le front.

Sir Robert Borden a présenté son projet,
On va maintenant étudier la situation,
Que les libéraux veulent jeter aux déchets
Avant d'avoir eu des élections.

Tout le peuple demande des élections générales
Avant que Borden devienne trop furieux,
Que tous les libéraux punissent le coupable,
Et que le peuple en soit heureux.

L'hon. Blondin, ainsi que Sévigny,
Voulait nous faire tués comme des meules;
Mais on lui montrera qu'on a pas peur de lui,
Parce que on saisira tous les meubles!

BISOUAC.



Anecdotes et Récits Canadiens

M. JULES BOIS — EMMA CALVE.

—“Quel âge a-t-il? demandait une jeune femme en sortant d'une conférence de M. Jules Bois à l'Institut Canadien.

—“Moi, ma chère,” dit une de ses amies, “je lui donne trente-sept ans.”

—“Moi aussi,” ajouta la jeune admiratrice du missionnaire français.

Evidemment, l'amour est aveugle! Ces deux charmantes personnes ne se trompaient que de dix ans: M. Bois est né en 1870, à Marcellles.

—“Comment le savez-vous?

—“Mais tout simplement parce que je le lui ai demandé.

—“Oh! moi, je n'aurais pas osé!”

Il n'était pas nécessaire d'ailleurs de le demander à M. Bois, on n'avait qu'à ouvrir Larousse, car on parle de M. Bois dans Larousse, et on y lit, en effet, que l'auteur d'Hippolyte couronné est né en 1870.

Ce qu'on ne dit pas dans Larousse, c'est que M. Jules Bois doit tous ses succès—voilà qui devient intéressant—à une femme.

—“Une femme?

—“Mais oui, parfaitement, une femme.

Et c'est sans doute ce qui a fait de M. Jules Bois un féministe si acharné.

Il y a quelque chose comme trente ans, Emma Calvé, la grande cantatrice française—qui a créé Carmen et que des Québécois ont sans doute applaudie à Paris ou en Amérique—Emma Calvé, donc, était au théâtre ce qu'est Caruso de nos jours. Elle ne touchait peut-être pas des cachets de trois ou quatre mille dollars mais enfin elle était riche. Or, Calvé eut un jour l'idée d'être utile à quelque chose, ou plutôt à quelqu'un. Et elle offrit à un grand lycée français une bourse qui servirait à payer l'instruction d'un jeune homme.

L'un des premiers, sinon le premier, à bénéficier de la générosité de Madame Calvé, fut un jeune homme du nom de Jules Bois, qui devait être un jour un des plus grands orientalistes de l'Europe, un des plus distingués littérateurs de France... et que le hasard... de la guerre devait conduire à Québec.

Un des plus distingués littérateurs de France! Oh oui! car M. Jules Bois a fait autre chose que son Hippolyte couronné et... ses conférences de Québec.

Outre deux volumes de vers, nous apprend Larousse: “Il ne faut pas mourir” (1894) et “Prière”, il a donné “l'Éternelle Poupée” (1894) où il expose ce qu'il y a de plus artificiel dans la vie sociale. Puis vinrent: “La Douleur d'Aimer” (1895), confessions d'un jeune homme; “le Satanisme et la Magie” (1895), ouvrage mis à l'Index, interdiction que Léon XIII leva depuis; “l'Ève nouvelle” (1896), premier et retentissant appel littéraire en faveur de l'égalité sociale et morale de la femme avec l'homme, suivi de “la Femme inquiète” (1897) où l'Ève nouvelle apparaît, en une série de petits récits, tourmentée par sa propre conquête; “une Nouvelle Douleur” (1899) qui est celle de l'homme trouvant en la femme qu'il aime un être intelligent et moral égal à lui et rebelle à son joug; “l'au-delà et les Forces inconnues” (1902)

“opinion de l'élite sur le Mystère”, “le Monde invisible”, critique énergique des spirites, occultistes, théosophes ou mages; “le Mystère et la Volupté” (1901), recueil de nouvelles écrites en Syrie, au cours d'un voyage en Asie et en Égypte, dont Jules Bois a, en partie, fixé les impressions dans “Visions de l'Inde” (1903); “le Miracle Moderne” et un volume où l'auteur a réuni quelques-unes des conférences qu'il a faites à l'étranger et dont le titre: “Une seule morale pour les deux sexes”, résume la nature et les limites de son féminisme. Ajoutons une petite pièce philosophique en prose: “la Taube”; un poème dramatique: “les Noces de Satan”, mis à la scène par Lugué Poé; et “la Porte héroïque du Ciel”, “drame isotérique” joué sur le théâtre Antoine de la Rochefoucauld.

—“Et quel âge a Madame Calvé?” dira-t-on.

—“Oh! rassurez-vous, Madame Calvé a 56 ans.”

:o:

BOYCOTTE.

La Ligue des Ménagères — “Ligne Pin-ti Noir” comme on l'appelle en certains quartiers — a décidé de boycotter les tomates en boîte jusqu'à ce qu'on les vende deux boîtes pour 25 cents. La Ligue a réussi, du moins en partie; quelques épiciers donnent pour 25 cents deux boîtes; mais celles-ci sont plus petites et équivalent juste à l'une des anciennes grosses boîtes.

On avait aussi décidé de boycotter le sirop d'érable jusqu'à ce que les épiciers le vendent à \$1.50 au lieu de \$1.75. Résultat: Deux jours après le sirop d'érable était marqué à \$2.00.

:o:

ORIGINALITE.

Le “Saint John's Jobs Store” et non le “Quebec Jobs Store”, comme nous avons dit dans un autre numéro, est fermé. La dernière installation était formée d'exemplaires du “Canard” qui était très touché de se trouver parmi les bottines, les jupes, les “satchells” et les corsets de l'établissement. Son propriétaire, flatté de notre attention à son égard n'a pas voulu abandonner le commerce où il brillait d'un éclat vraiment éblouissant, sans manifester un dernier côté de son originalité

:o:

UNE ERREUR.

La petite femme qui est allée, dimanche après-midi, déposer dans l'une des nouvelles boîtes à déchets un colis destiné à la poste croyant qu'il s'agissait d'une boîte postale, a-t-elle, depuis ce jour-là, reconnu son erreur?...

En ce cas, nous avons le plaisir de lui annoncer de ne plus pleurer sur son colis qui parviendra à destination car un monsieur charitable est allé le chercher du lieu de sa fausse destination pour le remettre dans la bonne voie.



Au Firmament Artistique — ET — Chez les Amateurs Potins, On-dits, Notes, Nouvelles et... Canards.

“Paul Cazeneuve et la Bombe”

On dit — dame, c'est... dame rumeur qui le dit — que M. Paul Cazeneuve sera l'an prochain directeur d'un théâtre à Montréal avec comme élément de succès Roberval, Miral, Robi, Dhavrol, Filion, Hamel, Julien Daoust, Louis Labelle, Petit-Jean, Palmieri, Darcy, Cartal, Harmant, Louis Vérande, et autres anciennes et nouvelles célébrités.

Ce potin nous rappelle “Cazeneuve et son temps” et, comme par hasard, cet article de la “Bombe”, dirigée alors par le rédacteur actuel du “Canard”, nous tombe sous la main.

En ce temps-là, août 1909, les théâtres étaient prospères à Montréal, messieurs les “M'as-tu vu” avaient tous leur engagement en poche, et messieurs les directeurs ne “kikaient” pas pour payer des cachets fabuleux (demandez à... ceux d'alors). Aussi le chroniqueur théâtral pouvait, sans se faire “conter ça”, dauber MM. les artistes. Celui que nous reproduisons ci-dessous en est un échantillon.

CHEZ CAZENEUVE, STRACHAN & CO.

Théâtre National Français mis en cause.

INTERVIEW... A L'OEIL.

Il y a longtemps que je cultivais cette idée d'aller interviewer le Méphistophélès du Théâtre National Français, sur ses projets artistiques pour la prochaine saison. Avec l'aide des dieux, et grâce à l'influence d'un grand manitou, j'obtins le mot de passe sans lequel aucun mortel ne peut frôler ce grand admirateur du grand Lassalle, quel est le non moins grand directeur du National.

Comme j'arrivais devant l'entrée monumentale de notre vieille institution mélodramatique je compris bien vite l'importance de la révolution qui s'était accomplie dans le vieil immeuble. Le gardien, non costumé, était confortablement assis au milieu du “lobby” — pour dire comme Paul — dans l'attitude de la sentinelle qui dit: “Vous ne passerez pas!” Impressionné, je franchissais le seuil quand sa voix me cria:

—Quoi t'est-c' qu' vous v'lez, m'sieu?

Et l'air impératif du fonctionnaire non costumé me barra le passage.

Timidement, je tendis ma carte. Le fonctionnaire, toujours non-costumé, l'examina longuement, puis, d'une voix polie mais sévère, daigna me dire, en m'indiquant son propre siège:

—Assisez-vous don', j'va's voire...

Et, effectivement, il alla voir. Je ne sais pas ce qu'il vit, mais j'entendis ceci:

—G...! je vous avais dit de me sacrer la paix.

—C'est un journaliste...

—The devil with him!

—Ben, quoi t'est-ce qu'voulez qu' j'y répondez?

Un tramway payez cash en entrant qui passait m'empêcha d'entendre la suite. Le fonctionnaire reparut; il allait me dire quelque chose d'un air narquois, quand une voix se fit entendre dans les ténèbres: “Laissez entrer; vous savez bien que je suis aux ordres de la “Bombe” et de son rédacteur.” Puis, l'air se remplit de fumée, de souffre et de lueurs phosphorescentes... M. Paul Cazeneuve, en chair et en os (en chair surtout) venait d'apparaître par une trappe.

Lui.—How do you do?

Moi.—Pas mal, merci...

Lui.—I am very glad to see you.

Moi.—Et moi, donc; j'avais hâte de vous revoir en bonne santé.

Lui.—Oh! don't talk about santé! trop de santé est cause que mon ventre se refuse à faire le jeune premier.

Moi.—Oh! vous exagérez...

Lui.—Not a dan' bit... Mais entrez donc. Et, très courtois, selon sa coutume, l'éminent directeur me fit déposer ce que vous savez sur un fauteuil qui, malheureusement, ne l'était que de nom. Puis, trouvant enfin le tour de causer en français:

Lui.—En quoi, cher monsieur, puis-je vous être utile ou agréable?

Voulez-vous que je vous donne une annonce?

Moi.—Non, maître. Je viens vous interviewer...

Lui.—All right, go on.

Moi.—Votre ténacité à demeurer cramponné au National est un événement important...

Lui.—Dites considérable! rougit-il modestement.

Moi.—Les lecteurs de la “Presse” ont les yeux sur vous...

Lui.—I know...

Moi.—Ah! vous savez!

Lui.—Oui, mais allez toujours.

Moi.—On est impatient de connaître vos projets pour la nouvelle saison.

Lui.—Mes plans; mes projets, ce sont des “schemes” genre concours de cercles, soirées d'amateurs, tournées aux States, etc., etc.

Moi.—Si nous parlions théâtre, plutôt...

Lui.—Ah! mon programme le voici “stiké” au mur.

Je lus:

“Décret de Chambly. Nous, Paul Cazeneuve, âgé de.. (illisible) directeur du théâtre National Français, auteur de plusieurs versions françaises (!) de pièces américaines, et de petites combinaisons directoriales, membres de la congrégation des hommes et de plusieurs autres sociétés agréables à “La Croix”, avons décrété ce qui suit, pour avoir force de loi, à dater du 16 août 1909.

Article Ier. — Le National cesse d'être une scène de sanglots et de grincements de dents; il devient le plus Home Sweet Home des théâtres.

Article II. — Tout ce qui a été fait par nous et pour nous reste en vigueur.

Article II½. — Tout ce qui a été fait avant nous par Daoust et Dhavrol est aboli.

Article III. — Le National sera avant tout moderne. Les acteurs devront y être modernes: c'est-à-dire jouer de dos, sans articuler, sur une scène obscure.

Article IV. — On n'y jouera que des pièces géniales (genre: “L'Épée de Damoclès”) d'auteurs géniaux (comme Alfred Descarries) interprétées par des artistes géniaux (tel que Faguy) dans une scène géniale faite par MOI, avec des décors peints par des décorateurs géniaux.

Article V. — Lassalle sera obscure comme la scène. Mais pour permettre au public de voir commodément le jeu des acteurs, les dames qui voudront faire comme la Françoise du journal du même nom, seront strictement interdites. Les dames devront donc venir en cheveux. Les veufs aussi. Tout crâne poli, ressemblant à celui de M. Larose, sera poliment refusé au contrôle, dans la salle... et dans le trou du souffleur.

Article VI. — Les critiques désirant être admis au National, rédigeront une demande sur papier timbré, signature légalisée par Charlebois, et apostillée de la griffe de Willy. Leurs articles devront avoir l'enthousiasme de Godeau. Tout manquement à cette règle sera puni: la première fois, d'une amende; la seconde fois, d'un emprisonnement de six mois; la troisième fois, ils seront condamnés à assister à une représentation du conservatoire Lassalle.

Comme j'achevais de prendre copie de ce document, M. Cazeneuve poursuivit:

Lui.—Telles sont les bases immuables sur lesquelles j'entends continuer mon directoire. Je vous le répète, je poursuis parallèlement trois buts: moderniser la bâtisse; moderniser la troupe; moderniser le répertoire...

Moi.—Et ta soeur?... (fis-je presque malgré moi?)

Lui.—Plait-il?

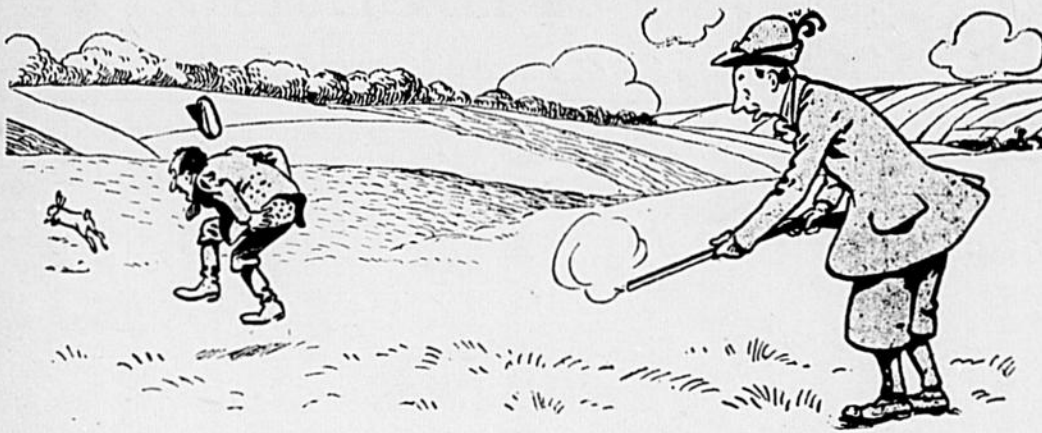
Moi.—Oh! rien, une réflexion... une simple réflexion anodine... Continuez, je vous prie.

Lui.—Qu'est-ce que je disais... Ah! oui... je défonce la salle, je supprime un rang d'orchestre... et celle de Roy, je descends le balcon afin qu'il ne descende pas de lui-même, si nous rejouons Ernest. — Ah! à propos, vous savez, n'est-ce pas, que moi et Ernest, c'est tout comme; nous sommes maintenant de vieux copains.

Moi.—En effet... il ne vous em...bête plus?

Lui.—Non, c'est fini... Il a reconnu, enfin, que je ne suis pas ce que je

CRUELLE ENIGME.



—Je ne sais vraiment pas ce qu'a ce sale fusil. C'est la seconde fois depuis le matin qu'il me joue le même tour.



Le directeur de prison. — Je viens vous rendre votre liberté, votre temps est terminé et vous pouvez partir. Votre femme vous attend.
Le prisonnier. — Mon Dieu, mon Dieu... et c'est ça que vous appelez me rendre la liberté?

suis. Et moi, en bon prince, je lui ai pardonné son erreur de jeunesse.

Moi.—Oui, vous avez bien fait; il faut passer l'éponge sur tant de choses, lorsqu'on s'appelle Cazeneuve.

Lui.—Mais je poursuis donc... j'éventre les loges; je bouleverse la scène. On régnait la poussière et les microbes, je fais ruisseler l'or. De l'or! De l'or partout et surtout dans ma caisse. Telle est ma devise! Pour la réaliser, je veux que les spectateurs du National trouvent chez moi le summum du luxe et du confort. Les loges seront munies de cabinets de toilette; je fais construire des baignoires avec robinets d'eau chaude, froide et douches à volonté; dans le "lobb", j'installe un bar américain où l'on pourra lire la "Bombe" tout en la faisant. Je remplace les placiers idiots et niais par de belles et grandes Irlandaises... vous m'en direz des nouvelles. J'établis un "elevator" desservant la salle de l'orchestre au poulailler. Voilà pour l'immeuble!

Moi.—Vous êtes extraordinaire!!!

Lui.—Des fois... Mais, passons à la troupe. Je ne veux plus d'artistes ronronnants, ronchonnants, claironnants, pleurnichants ou gémissants, ça c'est bon pour le bonhomme Lassalle avec ses petits. Du moderne! encore du moderne! toujours du moderne! J'ai engagé Boissonnière, Béné, Leurs, Faguy, Durand, etc., etc., j'engagerai Vêrande, Delville, Cantal, Harmant, Fertinel, Neuillet, etc.; j'engagerai Blanche de la Sablonnière et Blanche Gauthier, Mme Durouvray et Sarah Bernhardt; j'engagerai Louis Labelle et l'échevin Proulx, j'engagerai s'il le faut l'homme qui a inventé la ficelle à couper le beurre et celui qui a fait rire J. A. Rodier. Voilà pour la troupe! Et moderniser la troupe, n'est-ce pas moderniser le répertoire? Certes, le mélodrame aura toujours sa place au "premier" théâtre français... construit à Montréal, mais rajeuni, transformé, méconnaissable. Je ferai jouer "L'Aiglon", avec Mallet dans Flambeau, "La Dame aux Camélias" avec Mme Soulier dans Camille, vous vous en lècherez les babines. Mme Allicita sera une Athalie idéale; M. Boissonnière, un Félix Poutré étonnant. Que diriez-vous de Faust interprété par Godeau, avec Palmieri en Méphisto et Hamel en Marguerite innocente, puis avec tâche? Je rajeunirai aussi la mise en scène. En un mot, je veux du modernisme et de la vérité, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai réaliser ce rêve, faire jouer "Chanteclair" avec Marie Caspulaire en travesti.

Moi.—C'est très bien. Mais ne croyez-vous pas que ces innovations n'indisposent le public et la critique?

Lui.—Le public sera enchanté. Ça le changera. Quant à la critique, je la tiens à l'oeil. J'ai des traités de publicité avec les grands journaux et je dors tranquille. Pour eux comme pour moi, d'ailleurs, l'art n'est rien, c'est l'or qui est tout.

Moi.—Mais les petits journaux; les hebdomadaires?

Lui.—J'm'en fous. Et puis, qui est-ce qui lit ça? Voyons, franchement... avez-vous déjà lu le "Bulletin", vous, vous qui êtes journaliste?

Moi.—J'avoue que... mais ce n'est pas une raison. Et je vous garantis que la "Bombe" va faire un peu de potin.

Lui.—Non. Au contraire!

Moi.—Comment, au contraire?

Lui.—Vous verrez... j'ai mon truc.

Ici il est interrompu par Godeau, l'excellent régisseur, qui s'amène précédé de son éternel sourire. Et, voyant qu'il paraît en avoir pour toute la semaine, je trouvai prudent de briser là ma conversation avec Cazeneuve.

Moi.—Je vous quitte, je vois que vous en avez par-dessus la tête aujourd'hui, je reviendrai un autre jour.

C'est ça, fit Paul, venez un jour ou l'autre... plutôt l'autre; en attendant, dites bien à vos amis que s'ils veulent avoir des billets de faveur, ils ont besoin de ne pas faire leur petit Rhéault Bayrdr, vous comprenez?

Moi.—Parfaitement.

Lui.—Au fait, vous pourriez, vous, pour commencer, par ne pas publier la conversation que vous venez d'avoir avec moi...

Je fis la promesse de ne pas en souffler un mot, et M. le directeur, ayant pressé sur un pitoon électrique, disparut avec Godeau par une trappe aussi rapidement qu'il était entré un quart d'heure auparavant. Et, comme je me retirais, émerveillé, j'entendis une voix qui me criait, venant des dessous:

—Hein! est-ce machiné, en maudit? Suis-je assez moderne?

—Modern-style, concluais-je en mon fort intérieur.

RAYON X.

* * *

Charley disait: Juliany ne rentrera pas! Pitt disait: Juliany va rentrer! Pitt a gagné!! Qui qué boss?

* * *

La famille de Juliany augmente.

* * *

Wilbrod veut savoir comment ça se fait!

* * *

Louis F. est dans le commerce, y paraît que ça marche.

* * *

Le "Cordon Bleu" est aperçu dans tous les magasins.

* * *

Pitt a demandé une job à Hull, ensuite il a changé d'idée. Avait-il peur que L. F. revienne? Dort tranquille, vieux Pitt, y a pas de danger, si tu savais!!!

* * *

Bouchard ne va plus dans le nord. Naturellement!

* * *

Laura est dans les drogues.

* * *

Et puis, la tournée d'opérette?

* * *

Castel est... toujours gras.

* * *

Petit-Jean est toujours maigre.

* * *

Delbé maintenant fait dans les gigots.

* * *

On demande des artistes au théâtre Chanteclerc non sujets aux rhumatismes.

COUACS COUACS

—Pierre, sais-tu pourquoi qu'on fait très bien d'appeler Borden: "Lord Robert"?

—Pousse-toi, hein? et ne dis pas de bêtises...

—C'est parce qu'un "lord" après tout, ça n'est rien qu'un "porc frais". Pas vrai?...

* * *

Les bleus, préparez vos banderolles de coton sur lesquelles étaient écrit: "A bas la Marine".

"All the people could not be fooled all the time", doit se dire Sir Robert Laird Borden.

* * *

Dans l'"Événement", M. Léo Claretie verse un peu de littérature sur les ruines de Coucy:

"Gaston d'Orléans y chanta sa douce villanelle: "Le Temps a laissé son manteau..."

* * *

Du "Jonurnal". Visite à la butte de Warlencourt:

"...un noir bois de temps de paix, avec de beaux arbres vivants, feuillus..."

L'auteur a la berlue; il confond probablement le bois de Boulogne avec la fameuse butte où d'arbres feuillus il ne subsiste que le souvenir... surtout en mars.

* * *

Entre deux bons canayens du Fort à la Mélasse:

—Cout' don' Joe, quoi c'que c'est don', qu'cett' dette flottante qu'on parle toujours?

—Flottante? ça doit être le budget de la Marine pour acheter les Drett-noff.

* * *

M. de Brissac, chambellan de l'impératrice Joséphine, se présenta un jour devant elle avec les insignes d'un ordre de nouvelle création où étaient figurés le "lion de Cassel", le "cheval de Brunswick", le "dragon de Danemark" et d'autres emblèmes empruntés au règne animal.

—Bon Dieu! s'écria naïvement l'impératrice, il n'y a donc que des bêtes dans cet ordre-là?

* * *

La scène se passe dans un concert berlinois:

—Quel son mélodieux!

—Oui, c'est dommage qu'avec ce son-là, on ne puisse pas faire du pain!

* * *

—Au fond, quelle est la politique du chancelier?

—Elle est renouvelée de la stratégie d'Hindenburg. C'est la "ligne de sûreté" de la diplomatie.

—Puisse-t-elle être plus solide que l'autre!

: o :

POESIE

Sans rime ni bon sens.

L'autre jour j'ai rencontré, sans le faire exprès, croyez-moi, le député de Charlevoix, se balladant en chair et en os sur la rue Saint-François-Xavier.

Il m'a paru en bonne santé avec sa figure resplendissante d'une triple couche de bonne humeur — effet de lard, probablement.

Les journaux — grands et petits — l'ont tant noirci d'encre pendant la dernière campagne électorale que je me figurais — au figuré — que Forget (me not) était un homme atroce (à trust, pour les abonnés du "Bulletin").

Mais avec sa bonne "mine", il a plutôt l'air de spéculer sur la bêtise humaine que de faire peur aux petits enfants qui se baignent dans l'étang au parc Lafontaine.

Je le crois cependant capable d'accaparer bien des choses, à commencer par la reconnaissance de notre régiment canadien-français.

ENVOI.

Oh! toi, prince de la haute finance,
Prêtes-moi trent' sous au nom d'la France.

FIDELITE

(Petit Conte Naïf.)

M. Pomme était le bon gros possesseur d'une gentille crèmerie; cette crèmerie se trouvait malheureusement sur la route de la Ferté-sous-Jouarre, à Château-Thierry; malheureusement, car les vilains soldats boches firent un jour leur apparition dans la paisible localité que M. Pomme avait choisie pour y faire son commerce de lait, beurre et fromage. Oh! les fromages fondant sous la langue et "faits" à souhait, les beaux, les excellents fromages de Brie que vendait le bon M. Pomme! A dix lieues à la ronde leur renommée s'était répandue. Il aimait bien ses fromages, le digne crémier. Mais les méchants Boches les prirent tous et les fourrèrent dans leurs musettes. M. Pomme pleura très fort en voyant sa vitrine vide et il alla se coucher, le coeur bien gros, malgré la joie qu'il avait ressentie en voyant les envahisseurs fuir en désordre une heure après leur arrivée. Non! ça lui faisait trop de peine de penser qu'on lui avait volé ses jolis fromages. "—Je ne les reverrai plus!" se lamentait-il. Le gros M. Pomme se trompait... En effet, en ouvrant son magasin le lendemain matin, il trouva devant sa porte tous ses fidèles fromages qui avaient échappé à leurs ravisseurs et étaient revenus chez leur bon maître.

André J. RENARD.

: o :

LE GENDARME EST SANS PITIE.

Dans la région de V... se trouve un chemin exposé à la vue des Boches; ils le tiennent sous leurs canons et le bombardent dès qu'ils aperçoivent un gibier digne d'une marmite.

Le général commandant le secteur ordonne des mesures de précaution: il rédige une note ainsi conçue:

"Ne pourront s'engager sur le chemin de... qu'un cavalier et un homme à pied à la fois."

Le respect de la consigne est assuré par la présence d'un gendarme qui veille à son exécution rigoureuse.

Un jour, un poilu se présente: il est à pied et il est seul. Le gendarme l'arrête:

—Halte! On ne passe pas.

—Pourquoi?

—Pour lors parce que vous n'avez pas de cavalier avec vous.

Le poilu dut faire demi-tour.

: o :

L'ANE VETU DE LA PEAU DU LION.

Pour effrayer l'Europe, un jour, l'âne Teuton
Se présenta vêtu de la peau d'un lion.

Il croyait, en menant un grand bruit à la ronde,
Qu'il ferait trembler tout le monde.

Mais le bout de l'oreille, échappé par la peur,
Fit découvrir bientôt le mensonge et l'erreur.

Le bâton des Alliés fit alors son office.

Bien des gens ignoraient la ruse et la malice,

Et ce fait en surprit plus d'un

Que, faisant du bruit comme quatre,

Ce fier lion se laissât battre

A la Marne ainsi qu'à Verdun!

Beaucoup de gens ont l'apparence

D'être d'invincibles guerriers,

Leurs équipages cavaliers

Font les trois-quarts de leur vaillance!

RENÉ P...

: o :

REPRESAILLES.

"En Allemagne, les femmes mobilisées doivent le salut militaire."

(Les Journaux.)

—Vous avez beau être ma mère, vous devez me caler...

—Tu as beau être sous-lieutenant, cela ne t'empêchera pas de recevoir une paire de gifles, en rentrant ce soir à la maison!



MOTS D'ESPRIT ILLUSTRÉS



—Tu sais, mon oncle, le polichinelle incassable que tu m'as donné?...
 —Eh bien?
 —Je suis arrivé à le casser!...



—Ne nous décourageons pas pour si peu, nous n'avons plus que 35 milles à faire... c'est tout de même une jolie promenade, il y a eu une bonne demi-heure de soleil ce matin!...



—Mais certainement, madame, que la justice est gratuite. Vous n'avez, en somme, à payer que les frais d'huissier, les honoraires de l'avocat et mes consultations d'avoué...



—Qu'est-ce que vous faites là depuis deux heures à gaspiller le papier de l'administration?
 —J'écris aux grands journaux que le citoyen Parapoil n'a rien de commun avec le sénateur du même nom qui vient d'être nommé ambassadeur.



—Vous vous baignez au moins trois fois par jour, monsieur Pingre?
 —Eh oui, pendant ce temps-là mes habits ne s'usent pas.



—Quand il vient vous rendre visite, il ne peut plus s'en aller!
 —C'est un drôle de pistolet!
 —En effet, il est impossible de le faire partir.



—Si je me plais dans mon ménage?... Mon mari pars dès l'aube et ne rentre qu'à minuit... Je suis presque aussi heureuse que si j'étais veuve!...

Le Canard

SIR ROBERT "L...ORD" BORDEN

La Carrière d'un Judas

Quand Dieu créa le monde avait-il bien prévu qu'il y aurait des Kaisers, des John H. Roberts et des Borden? Nous ne faisons que poser la question. Ah! si l'animal gentleman était roi, c'est lui qui nous serait posé non pas les bords du Pô... mais dedans — Il s'agit ici d'un pot de chambre — chambre parlementaire.

* * *

Nous entreprenons aujourd'hui de poser notre objectif biographique sur ce pantin de la politique pour l'avantage du public qui sera heureux de connaître un peu ce nouvel échantillon, cause de regrets pour les êtres nés au Canada.

Les auteurs des jours de Downing Street, espéraient que la Providence ne leur donneraient jamais de fils; ils se réjouirent donc médiocrement de son entrée dans le monde. L'enfant, dit la chronique, se présenta fort mal, — c'est pour cela qu'il nous représente aussi fort mal à Ottawa.

Il fut dès l'âge le plus tendre, destiné au barreau... de chaises. Et, un jour qu'il n'avait rien à faire, il se fit recevoir avocat.

Allez donc maintenant vous... enrôler sous la bannière de Thémis!

Quand naquit Borden, Jules César, Napoléon, Thibault les Grands-Pieds et Gamache étaient morts — il fut donc la nouvelle étoile destinée à éclipser celles de Crassepard Piti et Mary Kaspulair. Et il est actuellement en train de ne pas faire mentir le proverbe que nul n'est plus bête en son pays.

Rien de bien crissant (ne pas confondre avec conscription) ne vient troubler le cours de son adolescence. Mais laissons de côté la banale première période de sa vie et arrivons tout de suite à la partie de son existence qui nous intéresse plus particulièrement: sa carrière de "pot" liticien.

Lorsque le Canada, par une jambette bien garochée sacra Soeur Charley Tupper sur le cul en 1900, ce heavy weight vétéran se ramassa, se frotta vivement et remit non moins promptement la direction du parti conservateur à Robert Laird Borden. Tous les autres leaders possible avaient trop d'accrocs à leur passé.

Lui, Borden, était trop nul pour avoir qu'qu'chose à son crédit. C'était un bon garçon qui n'avait pas encore frayé avec les nationalistes. Pendant onze années, M. Borden, chef de l'opposition, attendait impatiemment que l'heure sonnât de la mort ou de la retraite de Sir Wilfrid Laurier.

Ce fut bien long, et le parti conservateur commençait à se fatiguer de son chef Borden, présenté au début comme un gentleman accompli et un grand avocat constitutionnel.

Avec le temps les choses changèrent et, après onze années la réputation de Borden, sous ces deux titres, commençait quelque peu à s'érousser. Ses partisans auraient préféré moins de décorum et plus d'action, si nous pouvons en croire Henri Bourassa.

Ils ne craignaient pas de le dire entre eux — surtout ceux de la Province de Québec.

On appelait "rabâchage" ses excursions fréquentes dans l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. On commençait à lui souhaiter un peu plus d'initiative, car il est notoire que l'esprit d'initiative manque totalement à M. Borden.

Au premier rang de ceux qui voulaient un changement se trouvait Rufus Pope.

Ce fut lui qui clama le plus fort parmi tant d'autres pour remplacer par un individu chevelu de Victoria, C.-A., répondant au nom de Richard McBride, cet autre individu chevelu d'Ottawa qui s'appelait R. L. Borden.

Depuis lors, Rufus a été étouffé sous les bienfaits, il est maintenant sénateur.

Les autres conspirateurs ont été comblés également. Néanmoins, ils ne sauraient nier qu'il y a près de sept ans, leur plus ardent désir était de voir Robert Borden descendre du trône. Dans l'intervalle, le 27 mars 1909, M. Robert Laird Borden ouvrit solennellement la bouche et prononça un grand discours où non moins solennel il mit les quatre pieds dans le plat. Il s'évertua à expliquer, en donnant trente-quatre raisons à l'appui, pourquoi le Canada devrait avoir une marine à lui, du modèle de celle de Laurier. Incidemment il se prononçait contre la contribution et autres choses anti-patriotiques. Trois ans plus tard, le premier-ministre Borden renia complètement son discours, du premier mot jusqu'au dernier. Il fit entièrement peau neuve.

On n'avait jamais vu au Parc Sohmer un contottonniste aussi accompli.

Le 25 septembre 1911, M. Borden, chef de l'opposition, devint le premier ministre par la défaite de Laurier.

Vive Laurier!

Sur la réciprocité, Sir Wilfrid aurait pu éviter tout risque; en bon sportsman, il dédaigna de le faire. Pas pour lui le plébiscite! Il jugea qu'une saine politique libérale comportant l'élargissement du commerce suffisait pour une élection générale. Borden avait pour lui l'argent et le drapeau.

Du côté de Sir Wilfrid se trouvaient la bonne cause, les arguments et les statistiques. Mais comme le faisait remarquer, non sans raison, George M. Cohen, le drapeau a sauvé plus d'une piètre représentation.

Borden gagna.

Dans l'Ontario, M. Borden s'associa à ceux qui ont le monopole des denrées alimentaires et cria: "augmentons la marine". Il prétendit également que Sir Wilfrid Laurier n'était pas assez Anglais. Ce qui ne pouvait être dit sur la plate-forme à propos de la race et de la religion de Sir Wilfrid Laurier fut répété en sourdine. Dans Québec, M. Borden fit cause commune avec les nationalistes, Henri Bourassa devait lui servir d'instrument. Il détestait la marine parce que c'était la marine à Laurier. Borden invita donc Henri à se joindre à lui pour renverser Laurier. Aux nationalistes qui voyaient en Bourassa et qui détestaient la marine parce que c'était la marine, ils dirent: "Nous n'aurons pas de marine tant que vous n'aurez pas voté sur la question." Les nationalistes le crurent. C'est à Henri Bourassa qu'échut la tâche de choisir les ministres du cabinet pour Québec.

Après une session pour la forme en 1911-12, M. Borden se rendit en Angleterre, accompagné de Pelletier et Hazen. De bien loin, les "centralisateurs" les aperçurent, se précipitèrent à leur rencontre, se jetèrent à leur cou, les étreignirent avec effusion, leur montrèrent la carte de l'univers, toute en rouge naturellement, et leur offrirent un diner où le vin coula (aujourd'hui, c'est du sang). Ils savent recevoir, ces cochons-là. Ce sont, pour la plupart, des Lords-torys, des propriétaires aristocrates, tout prêts à partir en guerre, à mettre à feu et à sang, pourvu que ça paye en argent ou en "honneurs".

Sir Wilfrid les avait déjà rencontrés, mais il ne s'était pas laissé emporter. A toutes leurs offres, il avait répondu: "Je crois en l'autonomie du Canada".

M. Borden était un homme différent. Il fut tout de suite séduit. De retour au Canada, M. Borden fut austère, silencieux et hypocrite. Que de fois dans cette longue lutte sur la question navale il renonça à discuter. Il fut fort, en fait il le fut irrésistiblement jusqu'à ce qu'il se fût heurté à un corps inamovible qui s'appelle le Sénat. Silencieux, qui pourrait en douter, mais il fit mieux, il voulut imposer le silence aux autres, à preuve le bill de la clôture.

Un beau jour (jour néfaste), la guerre éclate. Borden, sans consulter son confesseur — le peuple — envoya des soldats en Europe. Borden, sans discuter avec le peuple, son maître, promit un demi-million. Puis il alla chercher son titre de Baron à Londres. Là-bas, on lui dit, pas encore. Faites voter la conscription et vous l'aurez. Borden qui, pour faire mousser ses petites affaires, avait formellement promis, solennellement affirmé, positivement juré que la conscription était... hors d'ordre après l'effort du Canada, nous arrive — silencieux — et quand, pour la première fois il ouvrit la bouche, ce fut pour imposer la conscription sans en demander la permission au peuple... sans se demander à lui-même si ce n'était pas une mesure pour mettre le Canada en faillite et au suicide de la race.

Judas a vendu le Christ pour trente deniers.

Borden, lui!...

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

**Par la Tête
Par la Gorge
Par la Poche**

ou

La Conscription

**VIOLENT PAMPHLET CONTRE LA
CONSCRIPTION**



TURLUPINADES



"M'as-tu vu", Borden?

Connaissez-vous Borden?

Quoi qu'est ça, Borden?

Le serpent a montré la tête.

Le peuple s'agite et gronde.

Balfour est "at home again".

Avez-vous planté vos patates?

Les Canayens bougent et grognent.

Borden a déposé... le long du mur.

Prenez garde au microbe conservateur.

La jeunesse libérale est contre la conscription.

Borden a promis la peau avant de tuer le loup.

Les ouvriers devront s'opposer à la conscription.

Tout de même, qui aurait pensé ça de Patenaude!

Il y a un noeud dans la ligne de M. von Hindenburg.

Ne pas confondre Sam Hughes avec le Maréchal Joffre.

Québec rit de Trois-Rivières et Montréal sourit à Québec

C'est décidé, Borden videra les fermes de la Province de Québec.

Dix billions! C'est ce que les Etats-Unis mettront dans l'enjeu!

On dit que le Kaiser a failli sauter. Hélas!... ce n'est qu'un "Canard".

Entendu au bureau de poste, hier soir: "Laurier est encore le meilleur."

Ceux qui aiment à voyager en première classe pourront partir les premiers.

"Messines" devra être inscrit en lettres d'or sur la liste d'honneur des victoires de l'Union Jack.

MM. Blondin, Sévigny, Patenaude et Borden voudraient-ils faire quelque chose pour abaisser le coût de la vie?

La famine est à nos portes.

Sévigny a du "front" mais pas de toupet.

Les "purs" comme des flocons de neige de 1911 sont-ils encore dans la confiance du peuple.

Au lieu de conscription que l'on taxe donc les profits de guerre au bénéfice des agriculteurs.

Du train où vont les choses, avant peu la population sera face à face avec la famine.

Un citoyen de Montmagny qui, en 1911, disait que le "Niobe", vaisseau de guerre canadien était un "tinpot" est maintenant à bord. Le voyez-vous ce citoyen à bord d'un pot de fer-blanc naviguant sur l'Océan.

Laurier, c'est la démocratie.

Borden, c'est l'autocratie.

Les bleus n'ont pas l'air à vouloir se battre autant qu'en 1911, pourtant les rouges les invitent.

Toronto est, dit-on, en faveur de la conscription. Alors que l'on la lui donne et qu'on f... la paix à Québec.

Peut-on espérer que le gouvernement Borden va tenter une solution sérieuse au problème de la vie chère? Non, ma chère.

—Cocher, êtes-vous libre?

—Oui.

—Alors, vive la liberté.

On a dit dans Dorchester il n'y a pas longtemps: "Il n'y aura pas de conscription", et on achetait les catalogues à \$5.00 la verge et on payait les veaux \$500.00.

Le gouvernement crampon Borden recommande l'économie au peuple en ce temps de guerre, bien; mais vous, citoyens, entrez dans les bureaux publics fédéraux et comptez les employés à ne rien faire.

La Province de Québec n'aurait pas consentie à voir Québec pour Ottawa, car ça va trop bien.

Borden avait le geste transi-comique. Aujourd'hui, il bouge mais son geste n'est que tragi-comique.

Avis affiché dans les couloirs de la caserne du ...e, à L... :

Il est interdit de cracher et de jouer aux cartes ailleurs que dans les crachoirs."

Dans ces conditions on est excusable de refuser aux copains de faire le quatrième à la manille.

Une dame dont le mari a été récemment "siré" est très fière de s'entendre appeler: Lady; mais elle regrette que ce titre honorifique qui a été conféré à son mari ne puisse se transmettre à "ses postérieurs" (textuel).

Il a peut-être plus de noblesse à cet endroit qu'il n'en a au coeur ou au cerveau.

Plus de sentiment populaire, plus d'opposition, plus d'élections!

Il faut dire oui et sans une minute d'hésitation!

Heureusement que les libéraux veillent, qu'ils sont prêts à faire la lutte de la démocratie; et qui sait si les jours du tsar Borden ne sont pas déjà comptés!

Les démêlés du Maire Martin avec certains fonctionnaires de l'Hôtel-de-Ville passeront à la postérité avec le souvenir de ses excentricités et de ses fanfaronnades, et ce sera là son unique gloire.

Cet homme n'a rien fait comme les autres, pour la bonne raison que s'il eût agit comme tout le monde, il eût été un insignifiant.

Dans Ontario, on a recours à toutes sortes de manoeuvre pour forcer les jeunes gens à s'enrôler. Des soldats revenus du front, sous la conduite d'officiers de la classe des "Sauves-tes-fesses", se permettent d'attaquer les jeunes gens sur la rue.

Ne feraient-ils pas mieux de monter la garde à la frontière pour empêcher les "fils à poupa" de se sauver aux Etats-Unis?

Laurier n'a jamais organisé les contingents pour la guerre Africaine, ce sont des groupes de canadiens qui se sont formés et sont allés soumettre leur plan à Ottawa, d'aller prêter main-forte. La réponse de Laurier alors fut celle-ci: "Vous êtes des gens libres dans un pays libre, si vous y allez le gouvernement tâchera de voir à votre confort"; mais les bleus disent que c'est Laurier qui les y a envoyés. Oh! les bleus!

Voyez Moi ça...

—“Mon petit chien tout blanc...”

—“Ma petite chatte toute blanche...”

—“Ah! bien, Jean, t'es pas poli de m'appeler comme ça, moi, ta petite femme qui t'adore...”

—“Mais que veux-tu, Juliette, ne m'appelles-tu pas ton chien blanc? Est-ce qu'à mon tour je ne peux pas...”

—“Oh! toi, t'es mon mari et je peux te dire toutes sortes de choses, tu comprends, tandis que tu devrais ménager un peu tes mots, mon bon loup, et ne pas me dire des noms...”

—“Tonnerre! Encore ménager... Et sur les mots, cette fois-ci... Ce n'est pas pour des prunes que tu fais partie de la Ligue des Dames Ménagères, femme, et j'attends le jour où tu jetteras mes pipes au feu, par économie...”

—“Oui, mon trésor, j'ai pensé à cela parce que je voudrais que tu ménages un peu... Et quand tu rôdes avec des amis et que tu dépenses quelques sous, ta petite Loulou assiste à des assemblées de la Ligue, même qu'hier soir je...”

—“Tiens! une assemblée hier soir... Ce qu'il a dû s'en passer de belles... Quel spectacle extraordinaire de toilettes, de chapeaux de figures et de... beautés j'aurais pu contempler avant de bâiller aux longueurs des discours ou de frissonner de frayeur au bruit terrible de mer en furie que présente une réunion de femmes parlant toutes à la fois... Chère, tu aurais dû m'inviter...”

—“Moqueur, va!... Mais veux-tu m'aider à mettre mes bottines: elles sont tellement étroites, et mon corset ne me permet pas de me courber... Tu vois, c'est ta faute encore: tu veux que je sois toujours à la dernière mode, quand bien même je n'aime pas cela...”

Et penché sur les adorables petits pieds de ma compagne, prenant toutes les précautions pour ne pas froisser le bas de soie ni déchirer le “kid” délicat, je me fis sermonner de la belle façon... Des défauts, des mauvaises habitudes, mon Dieu, ce que j'en ai!!! Jamais je n'aurais cru être un mouton si noir... Et quand mon cher bijou de femme termina mon triste panégyrique, j'eus la force de la remercier de sa charité, ce à quoi elle répondit naïvement: “Il n'y a pas de quoi, Jean, c'est parce que je t'aime que je te dis ça...”

La toilette s'achève enfin; on sort, on enfle une rue étroite, les rues de Québec, hein?... on en traverse une autre et finalement on arrive sur la “St. John Street”, comme disent nos gentilles Québécoises, et Juliette, ravissante dans sa toilette rose et blanche, ne cesse pas de me parler de “sa Ligue”, tout en critiquant par ci, par là, le chapeau “ancienne mode” d'une dame âgée ou le corsage trop “voyant” d'une grisette... Où est la femme qui peut lui jeter un reproche à la figure?

—“D'abord, tu sais que toutes nos assemblées s'ouvrent par une prière à Dieu pour lui demander de nous éclairer...”

—“Mais l'éclairage?... Est-ce que l'électricité ne suffit pas?... Il doit y en avoir parmi vous qui ont la cervelle épaisse et dure pour...”

—“Méchant, laisse-moi parler... La prière faite, il y a une dame qui lit un rapport ou un discours sur j'ne sais pas quoi, parce que j'examinais alors la tournure de ma voisine, et j'étais absorbée, tu comprends... J'ai compris toutefois qu'on parlait de tomates et de vues animées, de beurre et de charbon...”

—“Des beurrées de charbon!!! Ce que ça doit être délicieux!... Et avec ça on n'aura plus besoin de chauffer la fournaise, attendu que notre estomac renfermera de ce précieux combustible: c'est le chauffage individuel que vous avez découvert, braves Dames de la Ligue... Continue, Juliette...”

—“Ensuite une autre dame a dit qu'on aurait un j'ne me rappelle

CRAINTE!!!

Un homme, condamné à être pendu
Dans un village où il n'y avait bois debout,
Fut amené au premier pont venu,
Pour y être pendu dessous.
Le bourreau attacha une corde,
Mais le condamné, l'arrêtant: “Miséricorde!
“Dit-il, cette corde est-elle garantie?
“Car si elle venait à casser,
“Je vous l'avoue, mon ami:
“Je ne sais pas du tout nager.”

J. G. PANSOEUR.

plus: agronome, économiste, astronome?? Tu dois le savoir, toi qu'es instruit, ce qu'on va avoir?...

—“Bien, ma chère, un économiste aurait sa place vu que vous payez une contribution mensuelle... Un homme préposé à cette charge devra avoir à faire fructifier votre argent, et de temps en temps, avec les revenus il pourra se payer quelques petits verres de “brandy noir” ou un voyage au Sault... Et c'est peut-être un agronome qu'il vous faut avoir: il vous démontrera la différence qui existe entre une botte d'oignons et la botte d'un pompier, et habituellement fort versé dans la science des grains et graines de semences, il vous dira si une demoiselle commence à monter en graine... rien qu'en lui regardant les dents. Quant à l'astronome, en consultant les astres, il pourra prévoir les séances orageuses et réquisitionner des parapluies et des hommes de police...”

—“Oh! comme t'es savant, mon chéri... à la prochaine assemblée, je proposerai qu'on fasse venir ces trois précieux personnages: je crois qu'ils nous seront d'une grande utilité... Mais je ne peux pas te dire tout ce qui s'est passé hier soir, ce serait trop long et j'ai peur que tu me trouves bavarde... Puis j'ai tant parlé pendant les discours à cette séance, que j'en ai la gorge encore fatiguée... Et pour que Juliette se fatigue à parler, je vous assure!!!

Nous arrivions à une salle de rafraîchissements; la musique tapageuse nous caressait horriblement les oreilles au milieu des joyeux propos et des rires, et nous entrâmes... Juliette se fit servir un “American Sunda Cup” et je me contentai d'un petit verre de “cream soda” Economie toujours... Tout en savourant l'appétissante crème à la glace, ma compagne trouve moyen de me confier: “Tu sais, Jean, on a promis, nous les Dames de la Ligue, de ne plus manger de crème à la glace, pour sauver de l'argent, mais je m'en f... un peu, moi: je ne suis pas obligée de remplir toutes ces promesses que je fais... La Ligue! pffft!!!

—“Femme, qu'oses-tu dire?...”

—“Femme!... Pourquoi que tu m'appelles: femme... C'est froid ce mot-là... Tu sais bien que j'adore quand tu me dis: Mon loup, ma chatte ou ma poupoule... Allons, mon chien, appelle-moi vite ta petite “prune”...”

—“Prune...” murmurai-je passivement, en songeant que les femmes c'est tout de même fort embêtant à comprendre... pour la plupart...

Et ce soir-là, avant de me mettre au lit, je n'embrassai Juliette que sur la joue gauche, pour ménager la droite... Dites que les bons conseils et les exemples ne profitent plus aux hommes, maintenant...

Je vous tire mon salut, et que Dieu bénisse la Ligue, et ma femme aussi!!!

JEAN BART.

Québec, le 22 juin, 1917.

La singulière Aventure de Fritz Busch

Tous les matins, vers neuf heures, avait lieu à Montfaucon, dans les bureaux de la Kommandatur, la lecture du rapport journalier émanant des chefs de secteurs. Elle était faite par un secrétaire, en présence d'officiers de l'État-Major réunis autour du général de brigade Von Charmer, un ivrogne aux yeux exorbités dans une face bestiale.

Le matin du 1er mai dernier, la lecture d'un de ces rapports fut particulièrement intéressante, passionnante, et même stupéfiante pour les auditeurs présents. Son auteur, l'oberleutnant Fritz Busch, y relatait en un style nerveux, et d'une écriture tremblée qui témoignait de son trouble lorsqu'il l'avait écrit, des faits d'ordre plutôt surnaturel que militaire, dont il avait été témoin la nuit précédente alors qu'il était de service sur la côte 217.

«Hier soir, vers neuf heures, écrivait-il, revenant d'une visite aux tranchées de première ligne bombardées depuis trois jours par les batteries françaises, je remarquai dans la direction de Vauquois une lueur étrange qui semblait découper dans l'uniformité noire de l'horizon un rectangle de clarté blafarde. Dans ce rectangle de lumière, apparaissait une tache noire de forme elliptique et de la dimension d'une grosse fève. Intrigué par cette lueur insolite, j'ordonnai au feldwebel Konrad, du groupe électrogène, de fixer, dans cette direction, le rayon lumineux de son projecteur; puis braquant ma jumelle Roengten sur le point visé, j'examinai attentivement la tache noire qui avait attiré mon attention. Elle m'apparut considérablement grossie, mais soit à cause de l'état de l'atmosphère, soit en raison de l'aberration de sphéricité de mon instrument d'optique, je n'en ai pu déterminer la nature exacte. J'eus alors recours au télescope de Gregory (à verres grossissants perfectionnés par Herr professor Roechter). A ce moment, la lune, une lune énorme et rouge sang, se leva derrière les côtes et sa lumière atténuait nettement la clarté rectangulaire. Cependant, grâce à l'achromatisme parfait de ma lunette, j'y distinguai "très nettement", mais avec une véritable stupeur, l'imposante silhouette d'un vaisseau de haut bord.

A ces mots, le général Von Charmer arrêta d'un geste le lecteur et dit:

—Je crois avoir mal entendu, veuillez répéter la dernière phrase.

Le secrétaire reprit:

—L'imposante silhouette d'un vaisseau de haut bord.

—Et ceci sur les hauteurs de Vauquois? fit le général... Étrange! Étrange! Enfin, continuez.

Et le lecteur continua:

...L'étonnement et la stupeur produits dans mon esprit par cette constatation contre laquelle s'insurgeaient toutes les possibilités permises et qui bouleversaient non seulement mes notions géographiques, mais ma connaissance parfaite de la région, me firent un instant douter de la lucidité de ma raison. Et j'eus peur... j'eus peur d'être le jouet d'une hallucination qui m'aurait fait voir un navire, là, où il n'y en avait peut-être pas, où il ne pouvait y en avoir.

Pour ne pas qu'on me croie fou, pour ne pas que moi-même je me croie le jouet d'une hallucination, je voulus avoir un témoin de cette constatation déconcertante. Je dis à Konrad de regarder avec le télescope de Gregory dans la direction indiquée, et de me rendre compte de ce qu'il y voyait. Haletant d'angoisse, j'attendis sa réponse. Elle fut celle que j'espérais. D'une voix altérée par la stupeur, le feldwebel me déclara qu'il voyait "un navire sur les hauteurs de Vauquois". Je respirais! comme moi Konrad avait vu l'étrange navire, le vaisseau de haut bord. Je n'étais donc pas victime d'une hallucination. Cette constatation calma efficacement mes craintes. Revenant au juste sentiment

de ma situation, et émergeant de la stupeur qui avait absorbé toutes les facultés de mon cerveau, je voulus continuer mes observations pour tâcher d'en tirer toutes les déductions possibles. Je repris la lunette de Gregory, et je remarquai que le navire était chargé de troupes. A leur équipement, à leur casquette plate, je reconnus des troupes russes.

Le général Von Charmer arrêta cette fois encore le docteur.

—Vous avez bien dit... des troupes russes?

—Oui, mon général... des troupes russes.

—De plus en plus étrange! s'exclama-t-il, mais continuez, secrétaire... continuez.

Le secrétaire continua:

—Ce n'était cependant pas un navire de guerre. Sa structure, son grément rendaient inadmissible une supposition de cette nature. Il avait trois mâts, les vergues en croix et deux cheminées crachant une fumée noire; une large pavillon flottait à la proue. Par sa forme, il se rapprochait du "Vaterland" lancé en 1910 à Hambourg par les chantiers Blohm et Voss. Il était moins kolossal. Il pouvait cependant jaugeer 5,000 tonnes, au minimum.

Mais comment expliquer la présence d'un transport de cette importance dans l'intérieur des terres, en Argonne, sur une hauteur, loin de toute rivière, de tout canal qui aurait le tirant d'eau nécessaire à sa navigation? Si on consulte, en effet, la carte de la région, on ne remarque en fait de rivière qu'un mince ruisseau coulant au fond de la vallée.

Dans l'impossibilité où j'étais de trouver une explication plausible à ce fait d'ordre surnaturel et même fantastique, je résolus de m'en tenir à la constatation pure et simple du fait en lui-même, fait positif, évident, matériel! J'avais devant moi un transport ennemi chargé de troupes russes. Mon devoir était de le couler par tous les moyens. C'est ce que je fis.

Téléphoniquement j'avisai le chef artificier Frantz Kapper d'avoir à lancer des torpilles aériennes, à la distance et au point que je lui indiquai. L'ordre fut exécuté. J'entendis le vrombissement, puis l'éclatement de la torpille; mais la première n'atteignit pas le but, la seconde le dépassa, la troisième torpille dut certainement l'atteindre, car le transport sombra dans la nuit que déchira une rouge fulguration.

Vu l'heure tardive à laquelle j'écris ce rapport, je n'ai pu encore me rendre compte des dégâts, mais j'ose espérer qu'ils sont considérables et que nombreuses sont les victimes.

Tels sont les faits dont j'ai été témoin dans la nuit du 30 avril, vers neuf heures du soir, et que je porte à votre connaissance.

Fait à Montfaucon, le 1er mai 1915.

Fritz BUSCH, oberleutnant."

—La conclusion de ce rapport étrange, dit alors le général Von Charmer, la voici: Fritz Busch est fou... le seul transport que l'on puisse signaler dans la région de Vauquois est le transport au cerveau de l'oberleutnant dont la raison a sombré dans la nuit du 30 avril, vers neuf heures du soir.

Il faudra enfermer ce gaillard-là.

Ce qui fut fait.

Cependant Fritz Busch n'était pas fou, son rapport exprimait la vérité même. Dans la soirée du 30 avril, il y avait en effet sur les hauteurs de Vauquois, dans la cour d'une ferme, une séance de "cinéma", et sur une vaste toile (la clarté rectangulaire) se déroulait un film sensationnel: "Le transport de l'Orénoque à la Joliette. Arrivée de troupes russes à Marseille".

Et c'est le "cinéma" que des hauteurs de la côte 217, l'oberleutnant avait vu au bout de son télescope Gregory (à verres grossissants) perfectionné par le professeur Roechter et d'un si parfait achromatisme!!!

GUY PERON.



Petites Lectures pour Tous



COMMENT FAUT-IL MANGER ?

Comment faut-il manger? En dépit de son apparente banalité, la question mérite examen.

Il faut, pour bien manger, mâcher soigneusement ses aliments, même ceux divisés par nature comme le sont les purées de légumes. En effet, comme le disent très justement MM. Le Gendre et Martinet, "l'analyse clinique la plus élémentaire permet d'établir les deux lois suivantes :

"Celui qui castique correctement ses aliments n'est presque jamais un dyspeptique (exception faite des écarts trop manifestes de régime).

"Celui qui mastique insuffisamment ses aliments est toujours un dyspeptique."

Manger lentement, mastiquer longuement, insaliver avec soin les aliments, telle est donc la triade de recommandations.

Par malheur, cette triple prescription n'est point toujours aisée à suivre. C'est que, pour bien mastiquer, il faut réunir quatre conditions : 1° une bonne mâchoire ; 2° l'habitude de s'en servir ; 3° une force suffisante ; 4° une bonne respiration. Les sujets porteurs de mauvaises dents doivent donc sans tarder se faire arranger les mâchoires ; ceux dont le nez est obstrué par le coryza, par des polypes ou des végétations doivent au préalable soigner ces lésions qui, en les empêchant de respirer par le nez, les obligent à garder la bouche ouverte au cours même du repas et de ce fait s'opposent à une mastication prolongée les lèvres closes.

Pour les sujets trop faibles : enfants, vieillards ou convalescents, ils doivent recourir, pour suppléer à leur désavantage, à divers artifices qui se résument en dernière analyse en le choix d'aliments liquides ou semi-liquides nécessitant une moindre mastication préalable.

Reste, enfin, le groupe considérable des sujets capables de manger correctement, mais ne le faisant point par suite de mauvaises habitudes prises.

Pour ces derniers, la réduction masticatoire s'impose et celle-ci est soumise aux trois conditions suivantes :

"1° Il faut convaincre l'intéressé de l'importance de la mastication en lui exposant sous la forme qui frappera le plus son intelligence l'importance qu'il y a à mastiquer ; si l'on parvient à fixer suffisamment son attention sur cet acte, s'il y pense seulement pendant son repas, au moins pendant quelques jours, il reprendra facilement l'habitude perdue.

"2° Il faut aussi obtenir de lui qu'il donne à ses repas la place qui leur est due parmi ses occupations, en d'autres termes qu'il consacre à son repas, et dans les conditions d'un calme au moins relatif, le temps minimum nécessaire à qui veut manger comme il faut, savoir au moins vingt-cinq à trente minutes.

"3° Il faut enfin entrer dans quelques détails précis d'alimentation qui contribueront singulièrement à faciliter cette seconde éducation."

Le secret de la guérison de bien des maux cruels est, on le voit, à la portée de tous. Il suffit, pour l'utiliser, d'un peu de bonne volonté.

"Manger trop est père des maux ; le régime est père des remèdes." Contentez-vous du tiers de votre appétit... il ne faut pas s'épuiser par la nourriture et la boisson."

Nous mangeons pour ne pas mourir, mais nous mourons de trop manger ; car nous nous moquons de la mesure.

Il y a régime pour tout. Je ne saurais dire combien, de page en page, du livre du docteur Labbé on devient savant, ni contre combien de dangers on est instruit à se prémunir, ni encore de combien de préjugés on revient.

En somme, une alimentation surabondante, voilà pour tout le monde l'un des principaux dangers de la vie.

Autre chose. Si nous mangeons trop, au contraire, nous ne buvons pas assez. Entendons-nous ; il y a boire et boire. Ne parlons pas du vin : on en boit assez quand on en boit modérément ; le docteur Marcel Labbé sait ce qu'il faut quand il est bon et se garde bien de

LA PERTE DE L'APPETIT.

Nulles personnes aussi tristes que celles qui, ayant perdu l'appétit, se mettent à table sans plaisir, voient manger les autres avec dégoût, et semblent même ne pouvoir comprendre la gourmandise innocente de leurs commensaux plus robustes. La perte de l'appétit peut dépendre de deux causes fondamentales qui nécessitent autant de traitements spéciaux :

1° Le malade n'est atteint d'aucune affection organique. Il a seulement l'estomac paresseux, ou bien est accablé de chagrins d'affaires, ou enfin a de la constipation habituelle.

L'exercice, l'hydrothérapie froide, la régularité absolue des repas sont alors tout indiqués. Il y aura trois repas par jour, entre lesquels le malade ne devra prendre quoi que ce soit. On fera bien de ne pas lui laisser le soin de choisir ses menus, mais lui présenter chaque jour un mets revenant d'après une série invariable, l'extrême diversité de la nourriture incitant au dégoût, contrairement à ce que l'on croit communément. En outre boire un laxatif léger recommandé par son médecin.

On obtiendra ainsi certainement une parfaite régularité des évacuations intestinales, et très probablement l'excitation des fonctions de l'estomac.

2° La perte d'appétit provient de l'existence d'une maladie chronique (phtisie, hydropisie, cancer, etc.).

Le traitement est alors tout le contraire de celui que nous avons indiqué pour le premier cas. On ne saurait, en effet, astreindre un phtisique à limiter le nombre de ses repas. Dans ces circonstances difficiles, le mieux est de tenir constamment quelque chose de prêt, hors des regards du malade : lait froid, bouillon, jus de viandes, crème, oeufs, etc., etc., et de lui offrir ces nourritures légères de temps à autre, sans insister s'il y a refus formel, mais en revenant alors à la charge après un quart d'heure ou une demi-heure écoulés. Ne jamais oublier, d'ailleurs, que le lait suppléé n'importe quel aliment solide, et qu'à la dose de trois pintes par jour, il suffit pour soutenir les forces.

JEUNES FILLES.

Leurs mains ont très souvent le geste de se prendre,
Et, les doigts enlacés, elles s'en vont ainsi,
Et l'ombre du jardin unit leur groupe tendre
Aux formes des buissons entremêlés aussi.

Le front touche le front et l'épaule l'épaule ;
Entre elles passe un nom, deux noms entre elles deux,
Et, dans le vent subtil et tiède qui les frôle,
Palpitent mollement des songes amoureux.

Elles vont, sans savoir rien d'autre que leur rêve
Et l'horizon doré du bonheur ingénu ;
Et leur marche, parfois, s'interrompt et s'achève,
Comme hésitent des pas sur un seuil inconnu.

Elles vont, sans rien voir des choses de la vie,
Elles qui sauront plus qu'un homme les douleurs !
Et leur âme légère et jeune, heureuse, envie
L'aube du jour obscur où couleront leurs pleurs !

Mme FERNAND GREGH.

nous l'interdire. Il s'agit ici de l'eau.

Croyons cela et buvons de l'eau... car ce remède, ce régime qui fut un peu aussi, il nous semble, celui de Voltaire—Voltaire et Latour ont vécu quatre-vingt-quatre ans l'un et l'autre—ce régime, dis-je, le docteur Marcel Labbé nous le recommande avec l'autorité d'une science qui donne ses raisons.

Derniers Potins du Broadway

Aujourd'hui dimanche, fête de la Saint-Jean-Baptiste, comme il fait très chaud, mes très chers frères, je vais typewriter mes "Potins" à Brighton Beach en manche de chemise.

* * *

Pour nous, le Broadway, c'est un peu la rue Sainte-Catherine par les choses qu'on y entend: ainsi, voici la dernière. On parlait des "Fils de la Liberté".

"Lesquels?" demandait-on, "ceux du grand marchand de fourrures de Québec?" "Non, la Liberté de Tancrede." "Tancrede, l'ancien head waiter du Parisien—" "Non, non, Tancrede Marsil"... "Ah! oui, celui qui croit que c'est arrivé?"...

* * *

Notre imprésario canadien, Arthur Lamalice, (Langys), était sur le Broadway la semaine dernière, en quête d'un soprano et d'un ténor, pour sa troupe d'opéra de Montréal.

* * *

Wilfrid Viau, notre millionnaire "canadien", comme les journaux mont-réalais se complaisaient à l'écrire, passa la plus grande partie de son temps dans ses appartements princier de Madison Avenue. Un millionnaire au Canada, ça peut épater les Canayens, mais ici "y en mouille" comme dirait Ladébauche. C'est parce qu'il passe presque tout son temps à New-York qu'il a été "déqualifié" sur les champs de courses canadiens. On ne peut pas prétendre être "canadien" et "américain" en même temps. "Notre millionnaire canadien" doit le savoir maintenant.

* * *

Le Broadway vient encore d'avoir une visite d'un autre "noble" canadien qui a la manie de vouloir se faire gober pour Français: je veux parler de J. Edouard de la Ramée, baron de la Réserve de Napierville, d'où ses ancêtres, d'anciens croisés, viennent directement. Il est vrai, comme dirait Machin, qu'ils n'avaient que les jambes de croisées. La semaine dernière il a assisté au show du Winter Garden, ganté, la canne à la main, le panama sur les genoux et il suait à grosses gouttes. Il a fini la soirée dans Chinatown dans un "sight-seeing car." Quand donc les Canayens du faubourg Québec finiront ils de faire ridiculiser les nôtres. Est-ce donc un déshonneur d'être Canadien-Français? J'aimerais à avoir votre opinion sur ce sujet. Allons! tas de frais, n'écrivez pas tous ensemble...

* * *

Les slackers du Broadway s'enrégimentent en si grand nombre que les autorités militaires nous ont envoyé le major Gingras pour donner un coup de main aux "cockneys de London, don't you know" d'ici. Tant mieux, c'est une belle job pour l'un des nôtres; bien payé, pas grand-chose à faire...

* * *

M. Arthur Plamondon, de l'École Plamondon-Michaud, que j'ai rencontré sur la Cinquième Avenue, vient d'ouvrir un studio sur la 45ème Rue Ouest.

* * *

Alban Gagnon, ingénieur civil, le plus "tom cat" de nos broadwayistes quand il était sur la Great White Way, il y a six mois, est maintenant à Maisonneuve où il fait dans les munitions. Il se mêle de m'écrire que je néglige ma "chronique". Donne-moi une p'tite chance Alban. On prend le temps de se coucher, nous autres...

* * *

Le professeur Laing, de l'Auditorium de Montréal, doit bientôt faire son apparition sur le Broadway avec sa Ford. En voilà un au moins qui n'a pas peur du travail. Aussi, je lui recommande d'emporter son wrench (clef anglaise, pour les puristes).

* * *

Le vicomte de Castagner a dû écouter sa villégiature d'Atlantic City, d'où il nous est revenu lundi dernier avec une appendicite qu'il s'est fait rogner au St. François Hospital de la 148ème Rue. Je suis allé le voir mercredi dernier et ses nombreux amis apprendront sans doute avec plaisir qu'il se porte bien sous les circonstances. Castagner a dû s'apercevoir qu'il avait de bonnes amies qui ne l'oublent pas quand il est malade, car sa chambre était pleine de fleurs qui répandaient une odeur de printemps jusque dans les corridors avoisinants.

* * *

Mlle Tremblay, de la maison Lewis Bros. de Montréal, était à New-York la semaine dernière. On a organisé une petite fête intime au Tokio dont elle se souviendra longtemps, et j'ai même eu le plaisir de mettre à épreuve ses qualités

LE PENDU

(La scène se passe — ici ou ailleurs — dans la cour d'une prison.)

SCENE PREMIERE.

Le shérif, consultant sa montre. — Cinq heures moins cinq; le condamné ne peut tarder à venir.

Le bourreau. — Je lui ai donné rendez-vous ici, à cinq heures, pour le pendre; il ne peut tarder, en effet.

Un spectateur. — Il se serait attardé dans quelque restaurant.

Le bourreau, spirituel. — Mais je lui aurais bien donné un "long neck drink", moi!

SCENE II.

Le shérif, apercevant le condamné. — Enfin! ce n'est pas trop tôt, nous allons nous retirer!

Le bourreau, aimable. — Cinq minutes et vous ne trouviez personne.

Le spectateur, rassuré. — Et je me serais dérangé pour rien... j'aime mieux perdre vingt dollars.

Le condamné, correct. — Excusez-moi, de grâce pas de sursis, et finissons-en une fois pour toutes. Que faut-il faire?

Le bourreau, lui montrant l'échafaud. — C'est bien simple, il s'agit de grimper là-dessus.

Le condamné. — Sur ce phare?

Le shérif, à part. — Il est spirituel, ce type-là.

Le bourreau, au condamné. — Vous permettez que je détourne la tête? Je n'aime pas voir ces choses-là!

Le condamné, aimable. — Faites donc!

SCENE III.

Pantomime d'une pendaison, mais la corde casse et on télégraphie à Ottawa pendant que le rideau tombe. Applaudissements (avec rappel).

ROBESPIERRE.

—————:o:—————

CANADIENS ET CANADIENNES

Collaborez au "Canard". Envoyez-nous des articles, des dessins, des bons mots. Posez-nous des questions! Faites-nous des suggestions! Le "Canard" est votre journal favori, aidez-nous à le rendre plus intéressant.

Tous les articles, dessins, etc., doivent porter les noms et adresse de l'expéditeur. Une enveloppe affranchie et adressée doit accompagner chaque envoi.

—————:o:—————

PROCHAINEMENT DANS LE CANARD

1° Le fameux roman "dramatique" du grand "comique" Hector Berthelot.

2° Organisation du club du "Canard".

3° Concours des dessinateurs canadiens.

4° Enquête sur les cartomanciens, etc.

de bonne danseuse, et je puis dire qu'elle one-step et hésite divinement.

* * *

A Joseph Etienne Gauthier, assistant-greffier à l'hôtel-de-ville de Médéric, j'adresse mes plus sincères salutations. Voilà un de mes bons "chums" de qui j'ai toujours gardé un excellent souvenir, et il me fait grand plaisir d'entendre parler de lui sur l'impériale de l'omnibus de la Cinquième Avenue, l'autre soir, par Mlle Tremblay. Tout a bien changé depuis les beaux jours de l'école Ste-Brigide, mon vieux Gauthier. Grimpe-tu encore le Parnasse à tes heures?...

* * *

Le bon poilu Maillard, bien connu à Montréal, ainsi que Mlle Suzanne Venant, de passage ici en route pour la France, ont été fêtés dimanche soir, par les copains Desjardins et Morency de la 63ème Rue Ouest. Les deux hôtes de nos deux amis se sont embarqués lundi dernier à bord du "Rochambeau".

* * *

J'ai entendu parler d'un autre poilu, un "tanant" celui-là. Je veux parler du lieutenant Maurice Genin qui a fait parler de lui lors de la traversée New-York-Bordeaux, d'après ce que m'ont dit des gens qui étaient à bord. Je suis certain qu'avant six mois, Maurice va nous revenir "plein" de médailles...

TIZOUTE.

CHRONIQUE de TIZOUTE



Au... film
de l'Ecran

Pendant la production de "Wild and Woolly", pièce cinématographique, dont Douglas Fairbanks a joué le principal rôle, le Rialto Theatre ouvrira ses portes chaque matin, à 10 heures, excepté le dimanche.

Nous apprenons que la Rialto Theatre Corporation vient de verser une somme de \$500 au fonds de la Croix-Rouge.

* * *

La princesse Wenona, champion féminin du monde pour le tir au fusil, est une des plus intéressantes attractions du spectacle "Pioneer Days" que Pawnee Bill donne à Luna Park.

Wenona est une Sioux authentique, recueillie par des blancs lorsqu'elle était en bas-âge, et élevée à l'Américaine. Mais l'appel de la prairie fut plus fort que toute éducation et elle retourna vers les siens.

Wenona a vainement proposé un défi de \$10,000 aux meilleurs tireurs-femme. Jusqu'à ce jour, le gant n'a pas été relevé.

* * *

La suppression des petits gâteaux a inspiré au chansonnier Baltha une série de petits couplets qui se chantent sur des airs connus et que publie "l'Echo des marmites". En voici deux au hasard :

Petit baba, non ce n'est plus ta fête
C'est bien dommage que tu ne soies plus là;
Fallait du rhum pour arroser ta tête
Ou bien du kirch pour embaumer ton cœur
Te v'là baba, petit baba!

C'est fini le temps des tart's aux cerises
Avec leurs noyaux sournois et moqueurs:
Eil' n's'ront plus permises.
Les bateaux de frais's aux senteurs exquisés
Et pour du papier conjurer la crise
Les mill' feuil's iront chez les imprimeurs.

* * *

Si l'on en juge par le temps qu'elle a tenu l'affiche, "Turn to the Right" qui se donne au Gaiety Theatre, est sans aucun doute la pièce à succès de la saison. Elle entre dans sa quarante-sixième semaine et, chaque soir, l'assistance est aussi nombreuse qu'aux premières représentations. "Turn to the Right" est le plus franc éclat de rire de la saison.

* * *

Une charmante opérette de MM. Oscar Strauss et Sigmund Romberg vient d'avoir sa première représentation au Lyric Théâtre. Le libretto de "My Lady's Glove" a été écrit par MM. Edgar Smith et Edward A. Paulton. Les 3 actes de cette opérette se passent dans une ville de garnison de France et la plupart des personnages du sexe fort appartiennent à l'armée française. La musique en est pleine de charme et l'intrigue fort amusante.

* * *

Charpentiers et machinistes construisent en toute hâte une salle de théâtre qui pourra contenir 2,100 personnes et où les "étudiants d'été" pourront applaudir les chefs-d'oeuvre de la musique moderne.

Des places seront, en outre, laissées à la disposition du public qui peut, dès maintenant les réserver.

Les pièces seront données deux fois de suite. Le répertoire comporte "Faust", "La Bohème", "La Tosca", "Cavalleria Rusticana" et "Paillasse".

* * *

Il n'y eut qu'un nuage pour assombrir la belle soirée qu'avait organisée, au Carnegie Hall, la comtesse de Bois Hébert Gast de Tilly, notre compatriote, en l'honneur des missions italienne et russe, et c'est que les dites missions n'assistèrent pas à la représentation.

Le public en fit vite son deuil, pris qu'il fut par le programme, merveilleusement choisi et exécuté, dans tous ses détails, par des artistes consommés.

Une grande part des honneurs de la soirée revient au chevalier Luigi Roversi, qui dirigeait l'orchestre avec une sûreté impeccable et un réel sens artistique. Les "Impressions d'Italie", du maître Charpentier, furent tout particulièrement applaudies.

La jolie voix, les qualités très naturelles d'émotion, qui sont les caractéristiques du réel talent de Mlle Madeleine d'Espinoy, se sont fait apprécier dans

THÉÂTRE ELECTRA.

L'été est arrivé; il fait chaud! Les parcs sont ouverts, le monde est à la campagne. Bref, ce n'est plus, diriez-vous, la saison du cinéma.

Profonde erreur, monsieur, détrompez-vous, madame, c'est toujours la saison des vues animées.

Du moment que vous donnez un bon spectacle, que vous le renouvelez souvent et que votre théâtre est confortable, condition "sine qua nun", été comme hiver vous avez du monde tant que vous en voudrez.

Le confort en été signifie une salle fraîche, bien ventilée, aérée scientifiquement. Et si vous voulez en avoir un beau modèle, allez passer une soirée à l'Electra. Ce théâtre est, sous le rapport du confort comme d'ailleurs au point de vue spectacle, le meilleur du genre. Aussi, ce n'est pas étonner nos lecteurs que de leur dire qu'il fait des salles comblées tous les jours que le bon Dieu amène... et il en amène 365 par année.

THEATRE FAMILY.

Voulant toujours faire de mieux en mieux pour satisfaire la nombreuse clientèle qui fréquente le théâtre Family, M. Edmond Desmarreau, propriétaire de ce populaire lieu d'amusements, a mis à l'affiche pour la semaine prochaine "La Soeur du Forçat". Cette pièce, qui a remporté un si éclatant succès au Théâtre Arcade, a été mise en scène par M. Julien Daoust, qui a sous sa direction une excellente troupe d'artistes.

Il est certain que cette pièce sensationnelle et qui renferme une morale des plus pratiques, sera interprétée d'une façon magistrale.

Dimanche, un magnifique programme de vues et de chansons sera donné. Paraîtra sur l'écran: Earl Williams et Edith Storey dans une grande vue en 5 parties intitulée "Apartment.29"; le 5ième épisode de la "Voix au Téléphone"; le 4ième épisode de la série "Black Cat" et l'incomparable Charley Chaplin dans une de ses meilleures comédies.

Au programme de chant, nous remarquons M. Hector Pellerin qui chantera les plus belles chansons de son répertoire.

THEATRE ARCADE.

Jusqu'à nouvel ordre, les portes du Théâtre Arcade ne seront ouvertes que les samedis et dimanches de chaque semaine. Il y aura à cette occasion de magnifiques représentations de vues, de comédies et de chants.

La soirée d'amateurs qui, pendant la saison de drame avait lieu le mercredi soir, sera donnée le samedi soir. Comme très peu de théâtres sont ouverts à cette saison-ci, les meilleurs amateurs pourront y prendre part, à l'avantage du public qui s'amuse énormément de ces genres de spectacles.

La prochaine saison de drame commencera vers le 6 du mois d'août prochain. Le programme de vues et de chansons sera magnifique. Une vue en 5 parties, intitulée "Money Magic"; 5ième épisode de la série "Black Cat" et Charley Chaplin dans une de ses meilleures comédies.

M. Hector Pellerin dans les meilleures chansons de son répertoire.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

JULES PONY

374 RUE STE-CATHERINE EST, MONTREAL.

Prix des revues et journaux français adressés par poste:

Panorama de la Guerre, La Guerre de 1914, par G. Hanotaux, La Guerre du Droit, Je Sais Tout, 27 cents.

Lectures pour tous, Lisez-moi, Bleu et Rouge, 17 cents.

Annales, Le Miroir, J'ai Vu, Sur le Vif, 8 cents.

Jeunesse Illustrée, Les Belles Images, Illustré National, Semaine de Suzette et Petit Journal, 4 cents.

La Croix d'Honneur, Cri-cri, Petit Illustré, Intrépide, L'Epatant, 3 cts.

Grand choix de romans à 12 cts, 18 cts, 30 cts et 85 cts.

Toute commande est payable en donnant l'ordre.

l'aria "Depuis le jour où je me suis donnée", de "Louise".

M. Léon Rothier a enlevé la salle avec le "Cor", de Flégier, et la "Marseillaise".

La partie russe a été très remarquée. Les marins du croiseur "Variag" ont chanté des airs populaires de l'Ukraine, étranges et prenants, et Mlle Tamara Swirkkaia, avec pour partenaire M. Papatovich, a été l'objet de nombreux et enthousiastes rappels.

La sculpturale beauté de Mlle Andrée Barlette accompagnait à souhait la bonne récitation qu'elle fit du poème les "Femmes françaises".

Mlle Emilie Haugmart, l'infatigable secrétaire de la comtesse de Tilly, a multiplié ses efforts au cours de la soirée et mérite les plus sincères éloges.

3-8 PM. PARC 10c
SOHMER
 TRUCTIONS BANDE
 EXTRA-ORDINAIRE — 30 ACTES

SAISON D'ETE
 Ouvert tous les Jours à 3 h: s et 8 hrs P. M.
ATTRACTIONS ET LA BANDE DU PARC
ADMISSION 1c cts.

THEATRE FAMILY 1374 RUE NOTRE-DAME OUEST.
 Tél., Victoria 1640.
 EDMOND DESMARTEAU, Dir.-Prop. RENE DARCY, Régisseur
 JULIEN DAoust, Directeur-Artistique

SEMAINE DU "LA SOEUR DU FORCAT" Grand drame à sensation
 2 JUILLET en 5 actes.
 Vendredi: Soirée d'Amateurs.

DIMANCHE, 1er JUILLET: \$100.00 DONNES EN CAD: AUX DE \$10.00, \$5.00, \$1.00.
 15,000 pieds de vues: Earl William dans un grand feature en 5 parties: "Appartement 29":
 le 13ième épisode de "La Voix au Téléphone"; le 14ième épisode de la série "Black Cat";
 Charly Chaplin dans sa meilleure comédie; Un "Weekly" illustré: Une comédie de la
 Mutual en 2 parties. Numéros de chant spéciaux: Mr. Hector Pellerin et plusieurs autres.
 PRIX: Semaine, 10c, 15c, 25c. Dimanche, 15c, 20c.

THEATRE ARCADE Tél., Bell Est 292
 Edmond Desmarteau, Dir.-Prop.

SAISON D'ETE Ouvert le SAMEDI et DIMANCHE seulement.
 Samedi: Soirée d'amateurs.

DIMANCHE \$100.00 donnés en cadeaux de \$10. 0, \$5.00. \$1.00.

15,000 pieds de vues: "Money Magic", Feature en 5 parties; Charly Chaplin, comédie en 2
 parties; Série "Black Cat", 5ième épisode.
 HECTOR PELLERIN, dans son répertoire.
ADMISSION GENERALE 15cents.

EXAMEN DES YEUX

Guéison des yeux sans médicaments, opération,
 ni douleur. Nos "verres toric" nouveau style "à
 ordre", sont garantis pour bien "voir de loin et de près", tracer, cou-
 dre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER
 DE L'INSTITUT D'OPTIQUE
 144 Est. rue Ste-Catherine, Coin avenue
 Hôtel-de-Ville, Montréal.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 sous par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité
 Yeux artificiels. N'achetez jamais des *peders* ni aux magasins à tout-faire, si vous tenez à vos yeux

LE CANARD

Journal Humoristique Hebdomadaire, paraissant tous les dimanches. Publié
 et imprimé par A.-P. PIGEON, Limitée, aux Nos 105-109, rue Ontario Est,
 Montréal. Téléphone Bell: Est 1121.

Un an (pour le Canada), \$2.00; Six mois (pour le Canada), \$1.25. Un
 an (pour les Etats-Unis), \$2.50; Six mois (pour les Etats-Unis), \$1.50.
 Strictement payable d'avance.

TARIF DES ANNONCES.—Contrat pour un an: 1,000 lignes, 5c la
 ligne; 2,000 ou 3,000 lignes, 3½c la ligne; 4,000 ou 5,000 lignes, 3c la ligne;
 10,000 lignes, 2c la ligne.

Annonces à court terme: Première insertion, 10c la ligne, insertions
 subséquentes, 5c la ligne.

"LE CANARD" est vendu aux agents 48c la douzaine, payable strictement
 sur réception du compte.

Les numéros non vendus ne sont pas retournables.

Adressez toute correspondance ou envoi d'argent à "Le Canard",
 Montréal, P. Q.

Apprentis Demandés

On demande des Apprentis-Pres-
 siers à l'Imprimerie A.-P. Pigeon, Li-
 mitée, 109 Ontario Est. S'adresser à
 M. Jos. Allard.

ELECTRA
 570 SAINTE-CATHERINE EST
 TOUJOURS UN
PROGRAMME DE VUES
 DE TOUT PREMIER CHOIX.
 Admission, 10c.
COMPRIS LA TAXE.

Promener ou bercer l'enfant ne guérira pas son mal.*

L'enfant pleure parce qu'il souffre et ses douleurs sont causées soit par
 l'indigestion, la dentition difficile, les coliques ou d'autres maladies parti-
 culières à l'enfance. Vous le soulagerez immédiatement en lui faisant
 prendre quelques gouttes de

Sirop d'Anis Gauvin

POUR LES ENFANTS

Un remède précieux qui calme la douleur, guérit le mal
 et assure à l'enfant un sommeil naturel et réparateur. Les
 mères prévoyantes en ont toujours une bouteille à la maison.

EN VENTE PARTOUT: 25 cents LA BOUTEILLE.

Le Sirop Gauvin

POUR LE
RHUME

Soulage dès la première dose et
 guérit promptement
 Toux, Rhumes, Bronchites,
 Enrouement.

PRIX: 25 cts la bouteille.



Les Cachets Gauvin

CONTRE LE
MAL DE TETE

Soulagent promptement
 Maux de Tête,
 Migraines, Névralgies, Sciatique,
 et toutes les douleurs.

PRIX: 25 cents la boîte.

Impressions Générales

— DEPUIS LES —

Cartes de visites jusqu'aux plus grandes affiches

AU PLUS BAS PRIX DU MARCHE.

Nous n'avons pas la prétention de faire mieux
 qu'ailleurs; mais ce qui est certain, c'est que
 nous garantissons faire aussi bien qu'aucun autre
 atelier à Montréal.

Nous achetons DE PREFERENCE les pa-
 piers de nos MOULINS CANADIENS de la
 PROVINCE DE QUEBEC et recommandons
 particulièrement l'emploi de leurs produits.

Nous encourageons nos industries afin que le
 même principe soit appliqué en notre faveur.

Quelle que soit la DATE ou l'HEURE que
 votre ouvrage doit être livré, nous l'acceptons
 toujours avec la garantie de remplir notre enga-
 gement. NOUS NE REFUSONS JAMAIS DE
 COMMANDES, AYANT LA FACILITE DE
 REPONDRE A TOUS LES BESOINS.

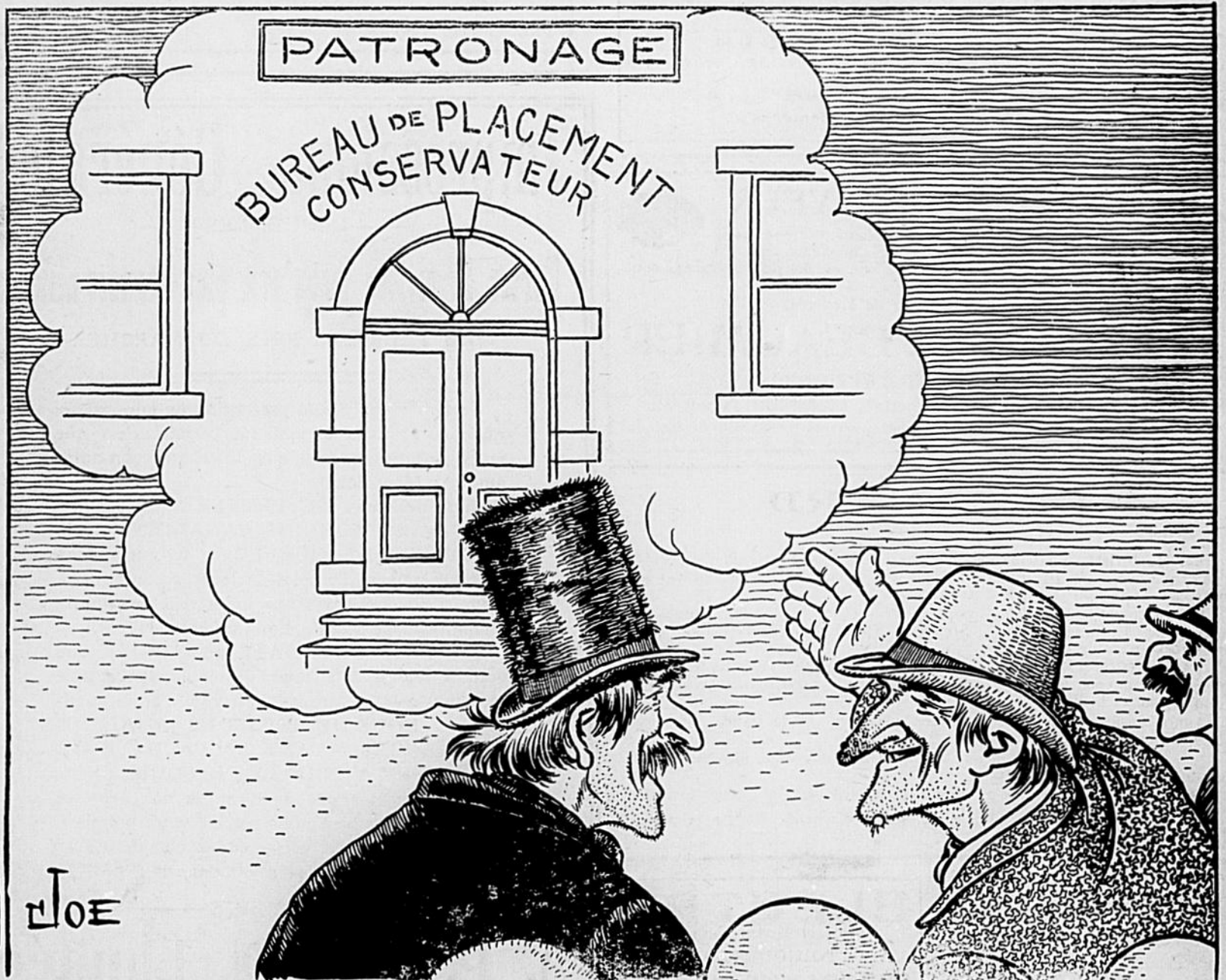
Si vous n'êtes pas déjà un de nos heureux
 clients, veuillez bien nous confier votre première
 commande, afin de vous rendre compte de la
 satisfaction que nous pouvons donner.

— IMPRIMERIE —

A. P. PIGEON, Limitée

105 à 109 ONTARIO EST.

Tél., Est 1121.



- Vous êtes en faveur de la Conscription ! Pourquoi ?
 — Parce que j'ai 50 ans, que je suis anglais et conservateur et que j'ai des jobs du gouvernement.